



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

Robe de Cachemire, ornée de Galons d'Or; Chapeau de satin et velours; orné de panaches d'Or, et de marabouts.

580 6826

(II^e. ANNÉE.)

N^o. XXXIV.—TOME III. 265 20 DÉCEMBRE 1822

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 17
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départements.
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-libr. du Journal, rue St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LES lois de Solon fixaient à trois robes les trousseaux des filles qui se mariaient. Elles interdisaient aussi l'usage d'apporter des dots en mariage. « Ce lien, disait ce sage législateur, ne devait pas être regardé comme un trafic, mais comme un témoignage religieux d'une affection la plus tendre et la plus pure. »

Heureux, mille fois heureux le pays où de telles lois ont été inspirées et ont pu se maintenir ! là jamais une basse cu-



pidité, jamais une vile intrigue n'empruntaient le masque du sentiment pour surprendre la crédulité d'un jeune cœur; jamais la perfide ambition n'osait profaner, par un calcul artificieux, les douces expressions de l'amour. Alors on pouvait se croire aimée pour soi-même...

« Oh! le délicieux pays, s'écria la jeune Delphine, qui venait d'écouter attentivement ce petit cours de morale; le bonheur parfait existait donc alors... Cependant trois robes..., rien que trois robes; en vérité, Solon, cet article fait tort à votre législation. Pourquoi ne laissez-vous pas aux femmes les moyens d'exercer la versatilité de leur esprit sur des objets frivoles; ils suffiraient pour satisfaire la légèreté de leurs goûts, et elles en auraient apporté peut-être plus de justesse et de réflexion dans les choses sérieuses de la vie. — *Il n'y a réellement plus d'enfans*, s'écria son grand papa, après avoir entendu cette petite peroraison. » Cependant le raisonnement de Delphine pourrait être soumis à ces rigides censeurs de l'inconstance de nos goûts, et certes ils seraient très-embarrassés d'y répondre. Pour Delphine, elle ne pense déjà plus ni au discours ni à la réplique; elle prononce une sentence, comme elle dit une folie, et déjà une robe nouvelle, la vingtième peut-être dont elle s'était parée cet hiver, lui fait oublier les trois robes du sage Solon, les bienfaisantes lois de la Grèce, et jusqu'au délicieux pays où l'on peut se croire aimée. Sa robe, en cachemire blanc, dont le corsage était séparé du jupon, se trouvait garnie de trois galons d'or, qui formaient tablier et qui se prolongeaient autour du bas de la robe. Son petit chapeau en satin, ombragé de marabouts, avait un des côtés de la passe coupé et formant de petites pâtes. Ces pâtes, taillées en pointes, garnies en torsades en or, étaient relevées et venaient s'entremêler avec les plumes: d'autres petites pointes en satin garnissaient également le tour du chapeau. Delphine, enchantée de sa jolie toilette, ne pensa plus aux philosophes de l'antiquité, et se rendit à l'opéra, où l'on donnait la première représentation de Sapho. Parmi les parures charmantes qui se trouvaient à cette brillante soirée, on remarqua beaucoup de robes en velours noir. Celles dont les corsages étaient montans, avaient le devant de la taille orné de bandes de satin, découpées et garnies de petite blonde noire, mais dans une telle quantité,

que ces garnitures si touffues empêchaient de distinguer le velours, et formaient à la vue comme une espèce de mousse. La forme des corsages paraît se simplifier. Les robes les plus parées sont presque faites à l'enfant. Le tour de la gorge est garni de deux rangs de blonde, qui retombent sur les épaules. Beaucoup de robes habillées ont une garniture qui forme tablier sur le devant, ainsi que présente notre gravure d'aujourd'hui. Ces garnitures se font indistinctement en pluche, en fourrure et en bordure de cachemire, et cela d'après l'étoffe de la robe. — Les brandebourgs, en passementerie reprennent faveur; on en surcharge les devans des corsages; on en voit même qui se prolongent graduellement jusqu'au bas du jupon : les brandebourgs se portent en soie, en or ou en jai. — La nacre de perles s'emploie jusque dans les ornemens des chapeaux. — Une branche de boutons en nacre sert de support aux bouquets de plumes qui se placent sur les toques habillées. — Nous avons vu chez M^{me}. Mure, et n'avons vu que là, des chapeaux d'un genre absolument nouveau, et que l'on appelle à l'Égyptienne: il nous serait impossible d'en donner une description exacte; mais nous pouvons assurer que rien n'est plus galant et plus bizarre en même tems que la forme des ornemens de ces chapeaux.

— Après le blanc et le noir, le rose est la couleur la mieux portée, soit pour les robes et les chapeaux.

LES CHIENS INTÉRESSANS

ET AUTRES TRAITS D'ANIMAUX.

Par M. le C. D. B. (1).

DÈS la plus tendre enfance je me suis senti entraîné par un irrésistible sentiment de reconnaissance et de tendresse envers l'ami le plus désintéressé, le compagnon le plus assidu et le serviteur le plus dévoué que le ciel ait accordé aux hommes... , envers le chien enfin. Il n'y avait pas de

(1) A Paris, chez MM. Pichard, Delaunay et Martinet, libraires.

traits remarquables de dogues, de barbet, de caniches, etc. dont je n'eusse la mémoire meublée; et combien de fois n'ai-je pas franchi les murs de mon collège pour aller verser des larmes d'attendrissement aux représentations du fameux mélodrame du *Chien de Montargis*! Cependant, je m'aperçus bientôt que cette excessive sensibilité pour les chiens me rendait ridicule aux yeux des hommes; et le respect humain l'emportant sur ma sensibilité naturelle, je parvins après bien des combats à endurcir mon cœur de manière à pouvoir supporter la vue même du célèbre Muïto, sans éprouver une émotion trop remarquable. Je croyais donc avoir triomphé de ma nature, lorsque le charmant tableau du *Convoi du pauvre* me fit sentir combien sont impuissans tous les efforts des hommes. Ma première tendresse se réveilla à la vue du pauvre barbet, accompagnant jusque dans sa dernière demeure celui auquel l'infortune n'avait laissé aucun autre ami. Cependant cette impression s'était un peu affaiblie; je commençais de nouveau à reprendre quelque empire sur mon cœur, lorsque les tableaux du *Chien du régiment*, celui du *Chien du trompette mort*, et l'annonce d'une histoire des *Chiens intéressans* sont venus dernièrement me porter un coup tellement sensible, que j'ai depuis lors renoncé à combattre un sentiment dont je ne me crois plus obligé de rougir, puisque nos poètes et nos artistes les plus distingués en ont trouvé le sujet digne de leurs pinceaux. Au lieu donc de combattre un penchant insurmontable, j'ai pris la résolution de mettre à profit la vaste érudition que j'ai acquise dans l'histoire des chiens, et je ne puis résister au désir de rapporter ici un trait de dévouement et de fidélité digne d'inspirer nos disciples d'Apollon.

Quelques jours avant la chute de Robespierre, le tribunal révolutionnaire d'un de nos départemens condamna à mort, comme coupable de conspiration, M. des R ***, ancien magistrat, recommandable par son âge et ses vertus. Il avait vu sa famille dispersée par la tourmente révolutionnaire; plusieurs de ses parens languissaient dans des cachots, les autres avaient émigré; M. des R *** crut que sa vieillesse, les services qu'il avait rendus à l'état et l'estime générale dont il jouissait, étaient des titres suffisans pour le défendre contre la fureur des monstres qui régnaient alors. Mais il fut bientôt

dénoncé, incarcéré, et dès-lors abandonné de tous les hommes. Il se vit oublié du monde entier, excepté par son chien, un épagneul qu'il avait élevé et qui ne l'avait jamais quitté. Ce généreux animal que, par un raffinement de barbarie, on avait jeté hors de la prison, retourna à l'habitation de son maître, et la trouvant fermée et déserte, il se réfugia dans une des maisons voisines. Mais ce que la postérité pourra difficilement croire, c'est que dans les tems d'horreurs et de crime dont nous parlons, le propriétaire de cette maison n'osa recevoir qu'en tremblant et secourir que secrètement le chien d'un malheureux injustement accusé. Chaque jour et à la même heure, l'épagneul quittait son nouvel asile et venait pousser des gémissemens devant la porte de la prison, dans laquelle on refusa constamment de le laisser pénétrer. Il passait ainsi régulièrement une heure chaque jour, puis retournait au gîte qu'il avait choisi. Cet exemple de fidélité frappa enfin tellement le geolier, qu'un jour il consentit à *laisser entrer le malheureux chien, qui se précipita aussitôt vers l'endroit où languissait M. des R***, auquel il donna mille preuves de son attachement : on ne put l'arracher qu'avec peine des mains de l'infortuné; le chien retourna à sa demeure adoptive, et chaque jour vint se présenter devant la prison, dont on lui accorda dès-lors l'entrée : l'intelligent épagneul s'approchait de son maître, lui léchait la main, le fixait d'un air triste, et se retirait ensuite de son propre mouvement.*

Lorsque le jour du jugement fut arrivé, le chien, en dépit de la foule, malgré la garde, pénétra dans la salle du tribunal, et se plaça entre les jambes du malheureux ami qu'il allait perdre pour jamais. La sentence de mort fut en effet prononcée; on ramena des R*** dans sa prison, et cette fois le chien, qu'on fut obligé d'arracher de la chambre de son maître, ne voulut plus s'éloigner de la prison. L'heure du supplice arrivée, on ouvrit la porte; la terrible charrette en sortit avec l'infortuné des R***; l'épagneul la suivit en silence, et lorsque son maître en descendit pour monter sur l'échafaud, il se précipita sur lui et vint lécher avec une apparence de désespoir, les mains dont il recevait les dernières caresses. Il accompagna son maître jusqu'au pied de la planche fatale: la hache tomba, le malheureux des R*** cessa de

vivre; mais son chien fidèle ne cessa pas d'aimer. Le corps fut emporté; l'épagneul suivit le tombereau sanglant, en poussant des cris déchirans; la terre recouvrit le cadavre mutilé et le chien se coucha sur la tombe ignorée et solitaire du vertueux magistrat.

Il y demeura toute la nuit, le jour suivant et la seconde nuit. L'homme qui l'avait recueilli, inquiet de ne pas le voir revenir, se hasarda à le chercher, et soupçonna, d'après sa fidélité, quel séjour il devait avoir choisi. Il se rendit furtivement au cimetière, où il trouva le pauvre épagneul expirant de besoin: il l'emporta chez lui, lui donna à manger, et le chien s'échappa aussitôt et retourna au poste qu'il avait résolu de ne plus abandonner. Trois mois se passèrent ainsi: tous les matins le chien venait prendre quelque nourriture et se rendait ensuite à sa place favorite. Chaque jour il paraissait plus triste et plus languissant. Comme il déperissait visiblement, et qu'il était évident que la mort allait bientôt mettre un terme à ses regrets, on tenta de le sauver en l'arrachant à des lieux qui entretenaient sa douleur, on l'enchaîna; mais sa tendresse l'emporta sur les efforts des hommes, il parvint à rompre sa chaîne, et se sauva dans le cimetière qu'il ne voulut plus quitter. On lui apporta à manger; mais il refusa de prendre aucun aliment. Pendant vingt-quatre heures on le vit employer ses forces défaillantes à creuser la terre qui recouvrait les restes de son maître chéri. Ses membres s'affaiblirent graduellement; ses efforts devinrent convulsifs; il atteignit enfin au but de ses desirs, et rendit le dernier soupir sur le cadavre de celui qu'il avait tant aimé.

EPHÉMÉRIDES.

MARGUERITE de Provence, épouse de saint Louis, était une des plus belles femmes de son tems. La reine Blanche, jalouse de l'affection que saint Louis portait à son épouse, l'empêchait de la voir long-tems, craignant qu'elle ne prît trop d'influence sur son esprit. Cette espèce de contrainte fit qu'ils s'aimèrent davantage: Marguerite suivit saint Louis aux croisades; lorsqu'elle regut la nouvelle que son époux

était prisonnier, elle redouta tellement de voir les Sarrazins entrer dans la ville et pénétrer jusqu'au près d'elle, qu'elle fit veiller dans sa chambre un chevalier de quatre-vingts ans, à qui elle fit promettre qu'il lui couperait la tête si les infidèles se rendaient maîtres de Damiette. Tout le monde connaît la fameuse réponse, *j'y songeais*; ce mouvement, vraiment théâtral, a été justement apprécié dans la tragédie de M. Ancelot. Fort heureusement les Sarrazins ne purent surprendre Damiette, et le vieux chevalier n'eut pas la douleur d'abattre une si belle tête. De retour en France, Marguerite devint le conseil de son époux; son esprit était si juste, et son jugement si parfait, que souvent des princes la prirent pour arbitre de leurs différends. Elle mourut à Paris, le 20 décembre 1285, à l'âge de 76 ans.

LE DÉLASSEMENT DES DAMES,

OU

NOUVEAU TRAITÉ DES SERINS,

Dédié aux Dames, et publié par A. Y. S ***.

COMBIEN de traités élémentaires, soit de morale, soit de philosophie, soit de haute science, ne voit-on pas paraître chaque jour? Il semblerait que le genre humain dût être arrivé à l'apogée de la perfectibilité, depuis que tant de gens se sont occupés des moyens d'éclairer l'esprit, de diriger le cœur, de démontrer les principes des grandes et des petites choses, etc., etc. Par exemple, combien de systèmes d'amélioration n'a-t-on pas vus s'établir dans l'éducation physique et morale des hommes, même dans celle des animaux; depuis l'enseignement mutuel, jusqu'au moyen d'élever les canaries, le génie philanthrope a tout embrassé. Au reste, chaque projet nouveau a toujours son petit coin d'utilité, ne serait-ce que de vous laisser apercevoir de la folie de quelques innovateurs. Ceci n'est point du tout applicable à la petite brochure de M. A. Y. S...; nous serions très-fachées de tourner en ridicule un ouvrage dont le but tend à augmenter la propagation de l'espèce Canarienne; bien loin de vouloir nuire aux succès du *Délasement des Dames*, nous

donnerons dans un de nos prochains numéros , un morceau intitulé *la Volière* , extrait de la Bibliothèque de Famille ; et qui prouvera que cet innocent amusement peut quelquefois devenir aussi utile qu'agréable.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Au Merveilleux *Aladin* et au superbe *Alfred le Grand*, vient de succéder la triste *Sapho*. L'on peut à juste titre donner cette épithète à l'amante doublement abandonnée ; car , non-seulement elle l'est de Phaon , mais encore elle le sera bientôt du public. Pauvre *Sapho* ! c'est en vain que l'on cherche à te reproduire sur la scène française ; tu ne pourras y réussir , s'il ne se présente un poète et un compositeur qui possèdent ton ame brûlante , et partagent le délire de ton ardente imagination.

SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Les auteurs du *Voyage à Dieppe* viennent de faire jouer le *Célibataire* et l'*Homme marié* ; leurs noms, que l'on se disait d'avance à l'oreille, avaient fait augurer favorablement de cette comédie nouvelle , de beaucoup au-dessous du *Voyage* , qui avait établi leur réputation. Le *Célibataire* et l'*Homme marié* n'offrent que des qui-proquos pour tout comique. Est-ce là ce qu'on appelle une comédie.

VARIÉTÉS. — Encore une pièce arrangée , non d'après Favart , mais d'après le défunt Dorvigny. Malheureux Dorvigny, pourquoi ne laisse-t-on pas en paix reposer ta cendre ! et l'expose-t-on à être troublée par le son aigu des sifflets , Ton *Oui et Non* converti en *Dot du Savetier*, vient d'éprouver une chute complète , et une administration entêtée aura beau la reproduire sur la scène , les funestes sifflets l'accompagneront toujours.

GAITÉ. — Le *Château de Loch-Leven* attire la foule , et les spectateurs , non contents de voir ce mélodrame , l'achètent avec empressement. Le libraire Pollet vient de le publier au prix de 1 fr. 50 c. Nous dirons comme le marchand de vulnéraire suisse : *Il faudrait ne pas avoir 1 fr. 50 c. à sa disposition , pour ne pas en augmenter sa bibliothèque.*

PANORAMA DRAMATIQUE. — L'on connaît le *Jugement de Dieu* , joué autrefois à la *Gaîté* ; eh bien , le *Jugement des Preux*, ou le *Calomniateur*, est le même mélodrame , le titre seul a été changé. L'on doit se rappeler qu'il es assez froid et offre peu d'intérêt.

A ce Numéro est jointe la planche 99.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue St.-Louis , N^o. 46 , au Marais.